

Fernand Ouellette : *Vers l'embellie* : Poésie : Éditions de la Grenouillère : 2023 : 175 pages (recension)

Par Daniel Guénette

Ce livre est intimement lié à la vie de son auteur. Il n'y a aucune indiscretion à mentionner les circonstances ayant marqué sa gestation. Elles sont identiques à celles qui ont donné naissance au précédent recueil de l'auteur, *Où tu n'es plus, je ne suis nulle part*. On se souviendra qu'il était dédié à Lisette Corbeil, la femme du poète décédée le 17 septembre 2014. Dans une brève note, Fernand Ouellette écrivait : « Voilà la femme que la vie m'a arrachée, qui demeurera jusqu'à ma mort *la manquante*. »

Plus d'un trait relie les deux livres, leur principal point commun, au centre de chacun, étant celui de l'absence de « *la manquante* ». Dans le plus récent recueil, le poète, toujours séparé de sa bien-aimée, peine toujours à supporter les longs jours qu'il doit endurer d'ici leurs retrouvailles. En attendant, il habite douloureusement un monde vacant, pour ne pas dire dévasté. Le temps qui s'écoule depuis le départ de sa compagne semble épaissir les murs derrière lesquels il est séquestré. Dans la maison, tout est silence. Le poète est condamné à l'immobilité; sa vie ressemble à celle d'une pierre. Pour lui, tout est gris, hormis le bleu offert de temps à autre par des éclaircies venant vivifier l'espérance qui l'habite.

L'alternance de gris et de bleu résulte d'un mouvement en forme de spirale. Les poèmes reproduisent ce mouvement. Ils témoignent de cycles où un certain désespoir succède à un brin d'espoir. Le poète est souvent en proie à une lente tornade intérieure s'abattant sur son âme. Son parcours est fait de hauts et de bas. Il s'était élevé dans une méditative exaltation, le bleu lui revenant en mémoire ou parvenant à reluire dans les lointains. Éprouvant une sereine légèreté, il anticipait sa délivrance, sa libération. Puis, l'instant d'après, voici que le poète plongeait dans les abysses, dans les abattements.

Après que le ciel s'est révélé dans toute sa splendeur, la grisaille en vient à dominer, le chant des oiseaux ne se fait plus entendre. Le sommet de la montagne est hors d'atteinte, il disparaît dans le brouillard. La rumeur de la mer ne parvient plus aux oreilles du poète. En sa mémoire, la voix de l'aimée se fragilise, son visage lui manque. Mais laissons plutôt parler le poète.

Premier mot

J'ai désappris l'attention à la joie,
Les surprises d'un pré,
L'émerveillement devant le langage
Du vent, des merles, d'un torrent.
Tout ce qui me rappelait l'origine.
Je me tiens le plus souvent
Avec mes morts qui n'ont ni âge ni voix
Auprès de la terre qui maintient
Son antique tendresse,
En attendant le premier mot du matin.
Et je me recueille en appelant
L'or qui s'élève des souvenirs du cœur.

Le poète écrit ses paroles ultimes, fait entendre sa voix intérieure. À l'extrême limite de son être, il exprime son désarroi en recourant au verbe le plus épuré. Plus que jamais sa parole est dénudée, débarrassée d'oripeaux dont désormais il n'aurait cure. Il n'est pas exagéré d'avancer qu'il s'agit là d'une parole qui dit vrai, qui dit le plus simplement du monde la vérité d'une âme défaite, quoiqu'emplie d'espérance. Fernand Ouellette fait montre d'une désarmante sincérité. Il se permet de chanter sans fard la tristesse qu'il ressent.

La vie

Mes mots vacillent, cèdent à l'orage.
 La douleur n'espère plus de levant.
 La solitude seule demeure prévisible,
 Se laisse façonner par des jours
 À mourir de vide grisâtre, et d'assauts,
 D'images enfouies encore incandescentes.
 Comment aurais-je cru
 Que le cœur pouvait se laisser habiter
 Par des moments dépourvus de soleil,
 Ou par des éclairs de braise,
 Depuis si longtemps, tout au long
 D'une vie mesurée dont l'enfant,
 Saturé de désirs,
 N'aurait su imaginer le parcours?

Dans plusieurs poèmes, le poète s'adresse à celle qui dans l'au-delà lui tend une oreille bienveillante. C'est le cas avec le poème ouvrant le recueil. Poème curieusement anticipant sur l'après. Il s'intitule « Rencontre ». Son premier mot est « tu ». « Tu as franchi le large ». Le nom de Lisette n'apparaît ni ici ni ailleurs dans le recueil, mais le poète ne fait pas de mystère, il ne dissimule pas dans ses poèmes la présence essentielle de « *la manquante* ». Son écriture est au plus près de son sentiment et son sentiment est entièrement tourné dans la direction de la future embellie. Or voici que s'est enfin réalisée, dès avant les premiers mots du recueil, la rencontre tant espérée. « Tu as franchi le large, / Là devant moi. / Sur-le-champ, un astre / M'a pris le cœur. » Ce poème d'ouverture s'apparente à un rêve prémonitoire ou du moins à un rêve qui serait parvenu à réaliser le désir dans l'immédiat de l'imaginaire : « C'était toi me rejoignant à jamais. / C'était notre amour. » L'ensemble du recueil est explicite sur ce point : le poète n'a de cesse de s'aventurer en pensée à travers les broussailles encombrant ses derniers moments. En poésie comme dans sa vie, Fernand Ouellette s'aventure désormais dans la direction de l'orient, c'est-à-dire en envisageant sa propre mort, laquelle correspondra à sa résurrection. C'est alors que la transfiguration accomplira la promesse du « C'était toi ». Le poète parlera enfin au temps présent, au temps de l'éternité. La rencontre aura lieu. Enfin, il dira : « C'est toi ».

Notice biographique

Après une maîtrise en création littéraire à l'Université de Montréal, **Daniel Guénette** enseigne au collégial. De 1985 à 1996, il collabore à diverses revues en tant que critique littéraire et poète. Il fait paraître des recueils de poésie ainsi que des romans, puis interrompt toute activité littéraire durant près de 20 ans. Une fois retraité, il renoue avec la poésie (*Traité de l'Incertain*, *Carmen quadratum*, *Varia* et *La châtaigneraie*) et fait paraître un récit (*L'école des chiens*) ainsi que trois romans (*Miron*, *Breton et le mythomane*, *Dédé blanc-bec* et *Vierge folle*). On peut lire ses billets littéraires sur le blogue de Dédé blanc-bec.